

LAVIE

Hebdomadaire Chrétien d'Actualité

POURQUOI JE NE
DÉMISSIONNERAI PAS
PAR MGR GAILLOT

E 50 L 115

NOTRE
EUROPEENNE
DE L'ANNEE 93
FETEE
A L'ELYSEE

EN COLLABORATION AVEC

SECOURS
CATHOLIQUE
Caritas France

FRANCE
info
105.5

France inter

OPERATION
SURVIE
CINQ AVIONS POUR
LE RWANDA

T 2863 - 2547 - 15,00 F



N° 2547 du 23 au 29 juin 1994 - Suisse 4,20 FS - Belgique 110 FB - Luxembourg 110 FLUX



23 JUIN 1994

Opération survie : Cinq av

Ils sont des centaines de milliers de réfugiés et déplacés qui
à la hâte. Participez au pont aérien organisé par
fui la ba
Secours



A Mugano, un des plus grands camps
du Burundi, s'entassent près de 30000
Hutus. Chaque jour, 3000 à 4000
personnes viennent s'y réfugier.

Un reportage de nos envoyés

19 avions pour le Rwanda

qui ont fui la barbarie et qui n'ont rien pour vivre dans des camps installés
Secours catholique pour leur venir en aide



nos envoyés spéciaux Philippe Demenet et Christian Boisseaux-Chical (photos)

L'innommable : des enfants ont été obligés de tuer leurs parents

C'est un enfant prostré, allongé sous la tente dans un hôpital de fortune, au camp de Mugano (au Burundi). Ses yeux, toujours grands ouverts, semblent fixer le néant. Il va chercher ses mots, loin dans sa mémoire, mais ne sortent de sa bouche que des sons incompréhensibles. Ce qu'il a vécu est indicible. Damascène Habimana, treize ans, enfant du Rwanda, porte des traces de coups sur le visage. Hélène, une femme de son village, qui l'a reconnu, s'efforce de recoller les bribes de sa tragédie, dans ce pays devenu fou de sang : « Il était sur sa colline, dit-elle doucement en se penchant sur lui. Des miliciens sont arrivés. Ils ont commencé à tuer à coups de machette, de bâton et de lance. Il est tombé, et les cadavres sont tombés sur lui. Après trois jours, il a crié. Quelqu'un l'a entendu et l'a tiré de là. Et son sauveteur, que l'on ne connaît pas, l'a déposé dans ce camp de réfugiés le 9 juin dernier. »

Qui a commis l'irréparable ? Les milices de paysans hutus, gavées de chanvre, ivres de sang, excitées par la Radio des Mille Collines, qui ne cesse de les appeler au meurtre ? Probablement. Mais Hélène n'ose le dire. Personne ne sait plus qui frappe qui dans ce camp de réfugiés improvisé, à deux pas du fleuve-frontière - la Kagera - qui a charrié des cadavres par dizaines de milliers. Dans la commune de Renga, celle de l'enfant prostré, les "événements", comme on dit pudiquement, se sont déclenchés comme partout après la mort du président Habyarimana. C'était le 6 avril. « La tension a brusquement monté, se souvient Hélène. Les Hutus disaient que c'étaient les Tutsis qui avaient assassiné le chef de l'Etat. On a vu des maisons brûler. Et les Hutus se sont mis à tuer les Tutsis, ouvertement. »

Les opposants, qu'ils soient hutus ou bien tutsis ont été les premières victimes. Puis, la rage a gagné les collines. On a éliminé au bâton clouté, au marteau, à la lance, à la machette, tout ce qui ressemblait à un Tutsi. Les enfants, les femmes enceintes, les prêtres, les vieillards. Au Rwanda, les cartes d'identité mentionnent clairement l'appartenance ethnique : "Hutu, Tutsi, Twa, Naturalisé". Mais dans les collines, on n'a pas besoin de savoir lire. Les Tutsis, 15% de la population, ont beau parler la même langue que les Hutus, manier la houe, cultiver comme eux des haricots et du maïs, chacun les connaît et « la machette ne se trompe jamais ». Ils sont les descendants de cette "minorité orgueilleuse", jadis seigneuriale, que le pouvoir

en place accuse de vouloir, à nouveau, opprimer les Hutus.

Dans un autre camp, celui de Mureke, où règne une attente incertaine, Béatrice soigne son enfant, malade de la dysenterie. « Avant, tout le monde vivait ensemble, et sans aucun problème, s'étonne-t-elle. Quand le feu s'éteignait dans la maison, j'allais demander des braises à mon voisin hutu. Les enfants de mon voisin allaient chercher l'eau à ma place. Et les miens faisaient de même, pour eux. C'est l'administration qui a excité les gens, et de façon insidieuse. On les a réunis en secret, on leur a donné des ordres et l'armée est allée au-devant de ces tueurs pour leur prêter main-forte. » Enjambant les cadavres dans sa course folle, elle a pu franchir le pont qui mène au Burundi. « Quand ils ont vu qu'ils ne pour-

mara, douze ans, vêtu d'un unique short jaune, à Mucho, neuf ans, à peine couvert d'un vieux tee-shirt lacéré, à Abel, dix ans, aux yeux curieux et doux : « Où sont les parents ? », c'est être assuré de les voir tourner la tête, pour pleurer en silence. Parfois, ils savent que leurs parents se sont débattus jusqu'au dernier souffle, pour leur laisser, à eux, le temps de fuir. C'est ce que raconte le petit Léon-Pierre Muberuka, de la commune de Karam, près de Butare. Il a quatorze ans, mais il en paraît huit sur ses jambes filiformes. Le Rwanda dans la tourmente a dû s'inventer des orphelinats, une institution inconnue en Afrique. C'est dans ces foyers d'enfants perdus que des militaires des Forces armées du Rwanda - armés par la France - sont venus puiser, régulièrement, leur contingent de saints innocents : « Par groupes

Quelques données de base sur le Rwanda

Population : 7,5 millions, dont près de 80% de chrétiens et 55% de catholiques.

Superficie : 26340 km² (France : 550000 km²).

Densité : 284 habitants au km² (l'une des plus fortes du monde).

Taux de croissance démographique : 3,5% par an.

PNB par habitant : 266 dollars (France : 20030 dollars).

Espérance de vie : cinquante et un ans.

Santé : un médecin pour 34680 habitants.

Population urbaine : 8%.

Superficie moyenne d'une exploitation familiale : 0,91 ha. 57% des ménages agricoles vivaient dans une sous-alimentation chronique, bien avant la guerre.

Les ethnies

Trois groupes :

les Tutsis, environ 15%,

les Hutus, environ 84%,

les Twa (Pygmées) 1%.



raient plus nous rattraper, dit-elle, ils sont retournés à l'église de Nyumba (dans le sud du Rwanda), ainsi qu'au grand séminaire de Nyakibanda. Là, ils ont exterminé les gens qui croyaient y trouver refuge. C'est ainsi que mon mari a péri. »

Vestine Ashishakiya est passée par le même chemin. Mais, arrivée au fleuve Kanyaru, elle a vu ses quatre enfants se faire hacher par les miliciens qui s'étaient postés parmi les bananiers et les petits champs de maïs, pour couper la route aux milliers de fuyards. « A quoi me sert d'avoir sauvé ma peau, puisque toute ma famille a disparu », s'interroge cette femme aux traits fins. « Le dernier t'était encore », dit-elle simplement.

Dans les camps de réfugiés tutsis, au Burundi, il est des questions qu'il vaut mieux ne pas poser aux enfants. Demander à Havugi-

de vingt ou de quarante... Et la nuit, parfois, ils en tuaient deux ou trois dans les dortoirs, sous les yeux des autres enfants », raconte sœur Marie-Paule Lebel, directrice, jusqu'à la guerre, de l'école de Butare, une ville au sud du Rwanda, qui passait pour la capitale intellectuelle du pays. Par la force des choses, cette Canadienne au courage tranquille a vu ses classes se remplir d'enfants solitaires, affamés, tremblants, souvent blessés, ou torturés. « Quand on oblige un enfant à tuer ses parents en lui coupant des phalanges s'il refuse d'exécuter l'ordre, qu'aura-t-il dans la tête à vingt ans ? », se demande-t-elle, à bout de nerfs.

De la haine, sans doute. Cette haine qui depuis des années nourrit les luttes intestines du Rwanda. Profitant du chaos, les vingt mille guérilleros du Front patriotique rwandais, à dominante tutsi, se sont emparés des deux tiers du

Damascène, prostré depuis enseveli trois tas de cadavres, a été sauvé par l'ont entendu

Dans ce camp où se sont réfugiés certains « Il faut accablés autorités de obéir ! » Mèn

ents

ort jaune,
un vieux
yeux cu-
?», c'est
pour pleu-
leurs pa-
souffle,
uir. C'est
uberuka,
tare. Il a
sur ses
la tour-
une ins-
dans ces
aires des
s par la
ment, leur
groupes

ANIE

lée
les
tsie

ngo
umo

parfois,
dortoirs,
raconte
asqu'à la
sud du
ntellec-
ette Ca-
classes
s, trem-
Quand
s en lui
écuter
ans ?»,

qui de-
ines du
lle gué-
a domi-
iers du



Les orphelins tutsis du camp de Mureke. Des milliers d'enfants comme eux errent encore à l'intérieur du Rwanda. Dans leurs yeux se reflète toute l'horreur de ce qu'ils ont vécu.



Damascène, treize ans, est prostré depuis qu'il est resté enseveli trois jours sous un tas de cadavres. Tutsi, il a été sauvé par des Hutus qui l'ont entendu crier.

Dans ce camp de Mugano, où se sont réfugiés des Hutus, certains disent encore : « Il faut accepter ce que les autorités décident et leur obéir ! » Même tuer.

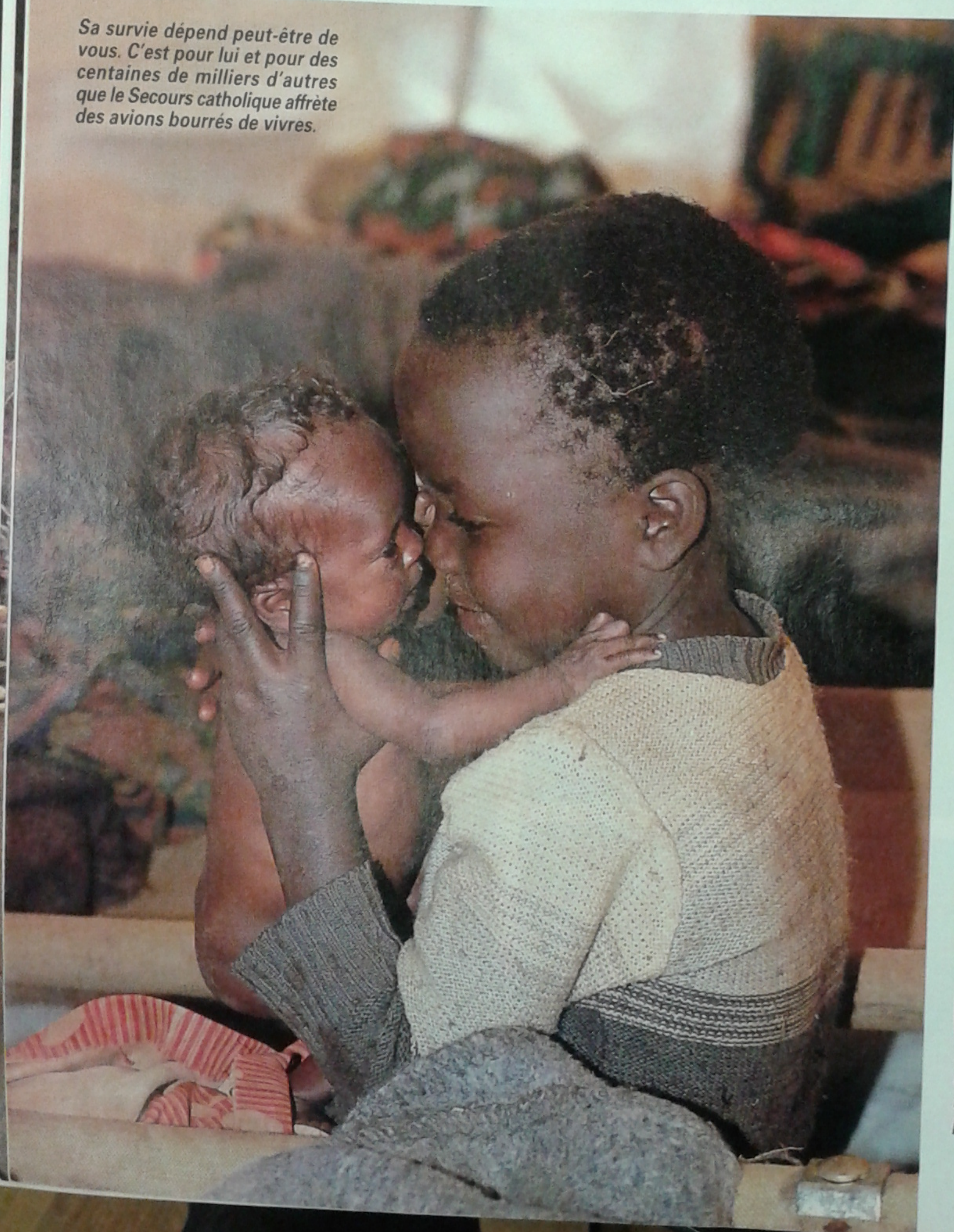


Sœur Marie-Paule, Canadienne. Représentante de Caritas, la seule ONG présente au sud du Rwanda. « Il faut aider tout le monde, toutes populations confondues », dit-elle.

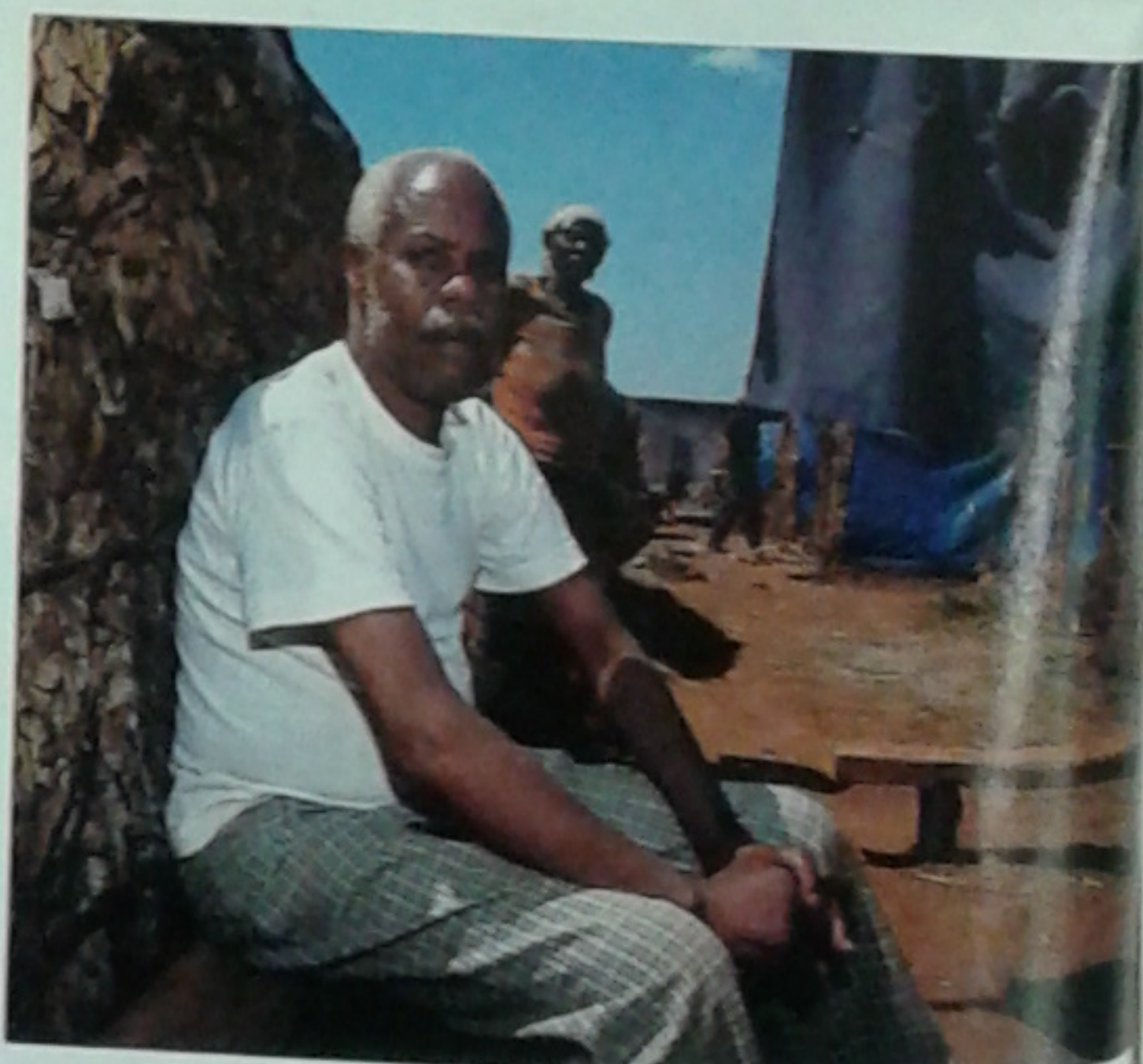


Ici, Mugano, un des plus grands camps du Burundi, où ne sont réfugiés que des Hutus. Des centaines d'autres hésitent encore à y venir, effrayés par les rumeurs d'un massacre perpétré par des soldats burundais.

Sa survie dépend peut-être de vous. C'est pour lui et pour des centaines de milliers d'autres que le Secours catholique affrète des avions bourrés de vivres.



Arrivée de réfugiés hutus dans le camp de Ceru. En Tanzanie voisine, ils sont déjà près de 300 000. Comment les pays limitrophes du Rwanda pourront-ils encaisser le choc ?



Il était aumônier du groupe scolaire protestant de Butare. Toute sa famille a été égorgée. « Je vis sans avenir et sans enfants, dit-il. Pourquoi, Monsieur, pourquoi ? Dieu n'a pas pu permettre cela. »

Ici même, certains ont levé la machette contre leur voisin

➤ pays, venant de l'Ouganda. L'armée rebelle recrute parmi les descendants de ces centaines de milliers d'exilés tutsis qui furent obligés de s'expatrier sans espoir de retour, en Tanzanie, au Zaïre, au Burundi, et en Ouganda, après les massacres de 1959. Ils poussent devant eux plus d'un million de Hutus qui fuient les combats et se massent aujourd'hui dans le sud du Rwanda, autour de Butare et de Cyangugu, deux villes qui sont encore aux mains des troupes gouvernementales. «Ils sont morts de peur, de fatigue et de faim», témoigne sœur Marie-Paule. Le réseau Caritas (en France, le Secours catholique) et le *Christian Relief Service* américain sont les seuls, actuellement, à leur acheminer de temps à autre des convois de haricots et de riz. Sœur Marie-Paule est la cheville ouvrière du réseau de distribution. Elle multiplie les missions à risque, à la recherche de ces déplacés, oubliés de tous.

Grâce à elle et à un baroudeur de Terre des hommes, Alexis Briquet, les orphelins de Butare sont peu à peu mis à l'abri. Alexis va les chercher à la hussarde et les ramène au Burundi, quoi qu'en pensent les miliciens. Le 18 juin, un nouveau convoi a pu passer du Rwanda au Burundi, avec cent quatre-vingt-trois gamins évacués de Butare. C'est le troisième convoi de cette sorte. Des petites mains qui vous accrochent et ne veulent plus vous lâcher. Un sourire, des bras qui se tendent en quête d'humanité: Les enfants de Butare ont une soif inextinguible de tendresse. Ils ont vu mourir leurs parents, leurs frères, leurs sœurs. Et, quand on leur demande où sont leurs proches, ils répondent presque indifférents: «On les a tués.» Ababaganze, sept ans, vous confie de sa petite voix: «C'est un camion militaire qui m'a renversé», pour expliquer le gros pansement qu'il porte à l'oreille.

Vrai ou faux? La réalité peut être bien pire encore: «Ce sont les voisins qui m'ont tapé avec leur machette», explique Nrabimana, onze ans. Réfugié dans une absence inquiétante, il paraît insensible à la longue plaie qu'il porte sur le crâne. «Ils ont aussi coupé mes amis...» Pourquoi? lui demande-t-on doucement. «Je ne sais pas», épelle lentement le gamin.

Il aurait pu répondre comme le font ses aînés: «Parce que je suis tutsi.» Mais qu'est-ce que cela signifie? Quelles raisons monstrueuses ont pu pousser les chefs de ce pays à programmer ce carnage barbare? Comment le ministre de la Famille, Pauline, a-t-elle pu, dans un meeting, désigner des victimes tutsies à la foule en criant: «Et ceux-là? Pourquoi ne les avez-vous pas tués?»

«Parfois, je me sens comme dans un rêve», s'écrie Rosemonde, une réfugiée de Butare qui s'efforce de reconnaître dans le groupe des petits les copines de classe de ses propres enfants. «Suis-je vraiment dans la réalité? Si encore on tuait par balles! Il faut au moins cinq ou six coups pour tuer un homme à la machette! Butare était une ville universitaire. Il n'y avait ni Hutus, ni Tutsis. Mes frères, mes sœurs étaient venus de Kigali se réfugier chez moi, avec leurs enfants. La ville était encore si calme. Et pourtant, c'est là qu'on les a tués, tous!», hurle-t-elle.

Jugera-t-on un jour les responsables de ce génocide – le mot n'est pas trop fort – qui aurait fait, au bas mot, de 200 000 à 500 000 morts? Les paysans, qu'ils soient victimes ou assassins, ont peine à mettre des mots sur les «événements». Dans les camps du Burundi, la litanie des morts et des disparus est devenue comme une formule de politesse que l'on s'échange en pas-

1^{er} juin au soir, 500 réfugiés hutus sont arrivés et se sont installés à flanc de colline. Il était déjà trop tard pour les acheminer à l'intérieur du pays, raconte Luis Cuerto, responsable du Haut Commissariat aux réfugiés pour la province de Kirundo. Le lendemain, quand on est venu les chercher, il n'y avait plus d'hommes ni d'adolescents. Ils avaient été emmenés, durant la nuit, au fond d'un petit vallon, en bordure du lac. Là, des civils, un peu encadrés tout de même, les attendaient avec des machettes...

Dans le camp de Mugano, l'écrasante majorité des réfugiés rwandais sont des Hutus. Tandis que les femmes pilent le manioc, les hommes se plaignent des exactions commises par les guérilleros tutsis. Mais que pensent-ils de cette abominable chasse aux Tutsis qu'ils ont menée, en avril, et qui reste sans comparaison? Certains admettent, volontiers, que «ceux qui n'ont pas tué sont restés au Rwanda».

Alors sont-ils satisfaits de ce qu'ils ont fait? Heureux du sort qui est le leur, aujourd'hui? «Oh non!», éclate de rire un homme dont le visage est resté jusque-là très sévère. Mais il ajoute au sujet des massacres: «Il n'y avait pas de tutsis dans notre commune, à Burenge. Mais, s'il y en avait eu, j'aurais dû les tuer!» Les autres cherchent péniblement à s'expliquer les choses, honteux, la tête basse, comme dégrisés après un coup de folie. «Tout cela vient de nos autorités! accusent-ils. A l'époque des rois, Hutus et Tutsis vivaient ensemble. Tout cela a commencé quand on s'est choisi un président. On nous a dit alors: toi, tu es hutu, et toi, tutsi. Va-t-en massacrer l'autre! On ne veut plus de la démocratie au Rwanda. On ne veut plus du MNRDD (le parti au pouvoir), qui nous a poussés à tuer les Tutsis. Ce sont les partis qui nous ont montés les uns contre

Le Rwanda depuis l'indépendance

Après s'être appuyé sur les Tutsis, le colonisateur belge favorise, à partir de 1950, les Hutus, qui prennent le pouvoir en 1960, par la force. Les Tutsis s'enfuient, notamment en Ouganda, d'où ils repartiront sans cesse à l'assaut pour reprendre leur ancien pouvoir. A chaque attaque, la répression est plus dure: 10 000 Tutsis furent massacrés en 1963. La discrimination devient alors officielle, l'appartenance ethnique étant inscrite sur les cartes d'identité.

1990. L'armée du FPR, Front patriotique rwandais à majorité tutsie, envahit le pays à partir de l'Ouganda. La France sauve le régime du président Juvenal Habyarimana en envoyant des parachutistes.

Août 1993. Le président Habyarimana, poussé par Paris, signe l'accord d'Arusha, prévoyant une dé-

mocratisation du Rwanda et intégrant le FPR et les Hutus démocrates dans l'opposition.

6 avril 1994. Le Président est victime d'un attentat. Le clan des Hutus qui le soutenait mais refusait l'accord d'Arusha déclenche le massacre des Hutus démocrates, des intellectuels tutsis, puis de centaines de milliers de Tutsis. Presque aussitôt, le FPR lance son armée, entraînée en Ouganda, à la conquête du pays.

16 juin 1994. Devant la poursuite des massacres et l'impuissance de l'Onu, qui ne parvient pas à envoyer un contingent de 5 500 Casques bleus, Alain Juppé annonce une intervention humanitaire de la France. Elle devrait, en principe – si feu vert de l'Onu – débiter fin juin, malgré l'opposition du FPR, qui considère la France comme un pays hostile.

sant: «J'ai perdu mes deux femmes et mes huit enfants... Ma mère et ses deux petits-fils... Ma sœur, mon frère et toute leur famille...» Les visages, pourtant, restent secs. La tragédie est au-delà des larmes et de l'entendement humain. Dans les deux tiers du pays, désormais sous le contrôle des guérilleros du Front patriotique rwandais, la vengeance s'exerce parfois sans retenue par des soldats qui découvrent, fusil à la main, que leur famille a été anéantie.

Les Hutus, à leur tour, ont pris la fuite. Plus de 300 000 – parmi lesquels de nombreux miliciens – se sont amassés d'un coup sur le camp de Benaco, en Tanzanie. Ils s'agglutinent aussi de l'autre côté des marais et du fleuve Kagera, au Burundi, un pays où l'armée, exclusivement tutsie, n'est pas à l'abri des dérapages. «Le

les autres. Quand on prenait la houe pour aller cultiver nos champs, racontent encore les réfugiés hutus, ils nous disaient: si tu ne prends pas la machette pour aller tuer, c'est nous qui te tuons!» Ils sont dix à s'exprimer ensemble, ponctuant leurs phrases de grands «yéé» unanimes. «Ici, il y en a qui ont levé la machette contre le voisin», reconnaît Juvenal Sinzikayo. Quant à l'homme au regard sévère, Stani, il lui fait écho en disant: «Ce sont les autorités qui l'ont décidé! Il faut accepter ce que les autorités décident et leur obéir!»

Certains, pourtant, ne se sont pas laissés mener par ces ordres sanguinaires. «Parmi les militaires comme parmi les civils, il y a des Hutus qui sauvent des gens au risque de leur vie», rappelle sœur Marie-Paule. Une fillette ➤

Des réfugiés parlent de paix, de retour, sans savoir comment

tutsie de quatorze ans, Douce Wamurera, raconte timidement en français comment elle fut recueillie et cachée par des Hutus de Kansenze: «J'étais là quand on a tué mon papa et ma maman, dit-elle. Je ne sais pas où sont mes frères et sœurs.» Les phrases lui viennent en français, par saccades. Elle parle timidement et d'une voix morne, les mains derrière le dos: «Je suis la seule survivante de ma famille. Je me suis cachée dans la brousse où j'ai rencontré des gens qui chassaient le pigeon. Ils m'ont recueillie.» Ses sauveurs, les Mukamurenzy, ont fui avec elle, devant l'avancée du Front. Ils reviendront au Rwanda avec elle, «une fois la paix retrouvée». Cela se voit: Douce est désormais leur cinquième enfant.

Pourra-t-on jamais oublier de part et d'autre la longue litanie des parents disparus? La grande majorité des réfugiés le souhaitent. Ils parlent de paix, de retour, sans trop savoir comment demain, dans les collines, la cohabitation pourrait être de nouveau possible. Même chez les Tutsis, on ne crie pas vengeance, mais justice. Peut-être ne dit-on au visiteur étranger que ce qu'il aime entendre? Car la vengeance, on la consomme actuellement, dans la zone contrôlée par le Front, dans tout l'est du pays. «Ils ne respectent même pas les Hutus qui ont caché des Tutsis!», s'emporte un menuisier. Il s'appelle Damien Ngayiabahiga. C'est une forte tête qui n'hésite pas à dire tout haut que c'est l'armée rwandaise qui a commencé les massacres, malgré l'hostilité violente de ses voisins du camp. «Oui, j'ai caché des Tutsis», leur lance-t-il furieux comme un défi à ces imbéciles qui ont fait basculer le pays dans l'horreur.

Pourquoi avoir tué les infirmiers, les médecins, dévasté les dispensaires, tué les prêtres, brûlé les églises? La question reste sans réponse. «Oui, pourquoi, Monsieur?» demande poliment un vieillard tutsi, qui était, avant le carnage, l'aumônier protestant du groupe scolaire de Butare. Il est venu du fond du camp pour demander cela, en français, à l'étranger de passage. Oscillant sur sa canne, le vieil homme est le dernier survivant d'une famille très nombreuse, «qui s'est sauvée plus vite que je ne pouvais marcher, et qui a couru à la mort. Ils ont tous été égorgés, dit-il en larmes. Je vis désormais sans avenir, sans enfants. C'est bizarre, cette sauvagerie dans l'histoire, vous ne trouvez pas, Monsieur? Dieu, le Très-Haut, n'a pas pu permettre cela. Il aime bien trop les hommes, n'est-ce pas, Monsieur?»

Le vieil Ernest Ntanabyariro aimerait une

confirmation. Mais qui peut la lui donner? Alors que la terreur règne encore, à Butare comme à Kigali, certains s'efforcent de comprendre en remontant le fil de leur histoire. Celestin Habiyaakare, un Hutu, a tout consigné sur son petit carnet: les morts de sa famille, «tués par le Front», sa fuite à travers le fleuve Kagera, deux de ses gosses accrochés dans le dos, sa bicyclette sur la tête. «Une fois la paix revenue, explique ce cultivateur, je veux pouvoir tout raconter à mes enfants. Je veux qu'ils tirent les leçons de cette histoire. Pour qu'ils n'aient pas l'esprit de vengeance.» Des signes d'apaisement, il y en a donc, même s'ils restent incertains et discrets. «Il existe à Butare un formidable réseau de solidarité, témoigne sœur Marie-Paule. C'est cela qui m'encourage à continuer.»

A l'heure qu'il est, le Rwanda est encore

du Burundi, était ravagée par les combats de rue et les pillages. Rien ne permet d'écarter le pire, si ce n'est l'attitude encore isolée de femmes comme Hélène, qui abrite dans sa hutte de terre battue, au camp de Mugano, une petite tribu de douze personnes: ses quatre filles, une voisine maintenant seule au monde, et quatre enfants tutsis.

Hélène est de «race» indéfinissable. Son père était un Hutu, cela fait d'elle une Hutue selon la coutume. Mais le sang de sa mère, une Tutsie, lui interdit de prendre part au crime: «Imaginez le choc de voir maman tuée, avec deux de mes neveux.» Hélène, pourtant, appartenait au corps des petits cadres du régime: inspectrice scolaire, dirigeante du syndicat des femmes travailleuses. Autant d'étiquettes qui lui valent –croit-elle– de se retrouver aujourd'hui sur la liste rouge du

Front patriotique rwandais. «Le Front s'attache à décapiter systématiquement les cadres du régime, prétend-elle, depuis les élèves du secondaire jusqu'aux gardiens de prison.» Comment faire la part des peurs, des rumeurs, et des réalités? Hélène, ce n'est pas son vrai nom. Pourchassée par les uns, elle ne se sent plus aucun point commun avec le délire raciste et criminel des autres. «On dirait une haine éternelle, dit-elle. Quand j'entends Hutus et Tutsis s'accuser mutuellement d'avoir commencé les tueries, je me tais. Tout ce que je souhaite, c'est que la paix revienne.»

Devant elle, sur sa couche, Damascène, l'enfant rwandais, murmure des mots qu'elle est seule à comprendre. «Il me dit: je veux vivre avec toi, traduit-elle. Lui, il est tutsi. Moi je suis hutue. Pourtant, je suis prête à le garder chez moi. Dieu n'a pas fait les Hutus et les Tutsis. Il a créé les hommes pour vivre ensemble sur cette terre. N'est-ce pas cela, la destinée des hommes?»

PHILIPPE DEMENET ■

A ne pas rater

France inter



Jeudi 23 juin, en collaboration avec *La Vie* et le Secours catholique, les rédactions de France Inter et de France Info se mobilisent pour le Rwanda:

• Les rendez-vous de France Inter

- Dès 8 heures, Gérard Courchelle interviewera Régis Duvignaux, chef de service adjoint, du service urgences du Secours catholique, de retour du Rwanda.

- A 13 heures, Jean-Luc Hees recevra, dans Inter 13/14, Philippe Demenet, grand reporter à *La Vie*, et Nicolas Poincaré, grand reporter à France Inter-France Info, qui ont passé plusieurs jours avec les équipes du Secours catholique au Rwanda, et témoigneront de la situation.

- A 19h 15, Bruno Rougier animera un *Téléphone sonne* sur le thème: *Que peut-on faire au Rwanda?* Pour

répondre aux questions des auditeurs seront présents à l'émission: Denis Viennot, secrétaire général du Secours catholique, Bernard Pecoul, directeur de Médecins sans frontières, Philippe Demenet, grand reporter à *La Vie*, et Nicolas Poincaré, grand reporter à France Inter-France Info.

• Les rendez-vous de France Info

- Dès mercredi, vous avez pu écouter Pascal Delannoy interviewer Jean-Claude Petit, directeur de la rédaction de *La Vie*, qui a présenté dans *A la une demain* le numéro de *La Vie* consacré au Rwanda et à l'opération du Secours catholique: *Cinq avions pour le Rwanda*.

- Jeudi, Nicolas Poincaré, grand reporter de France Inter-France Info, consacrera trois reportages au Rwanda, qui seront diffusés plusieurs fois dans la journée.

plongé dans une tragédie comparable à celle du Cambodge de Pol Pot. Nul ne peut prédire s'il en sortira, ou si, au contraire, la gangrène des conflits ethniques ne s'étendra pas aux pays voisins, à commencer par le Burundi. Ce pays miroir ressemble comme un frère au Rwanda, avec ses Hutus et ses Tutsis dans la même proportion. En octobre dernier, le Burundi était lui aussi plongé dans un bain de sang après l'assassinat du Président (un Hutu) par des éléments de l'armée (tutsis). Le pays n'a pas bougé après l'attentat qui a coûté la vie au nouveau Président embarqué dans le même avion que son collègue du Rwanda. Mais, la semaine dernière, la ville de Kayenza, au nord

Le dimanche 26 juin, journée de prière pour le Rwanda

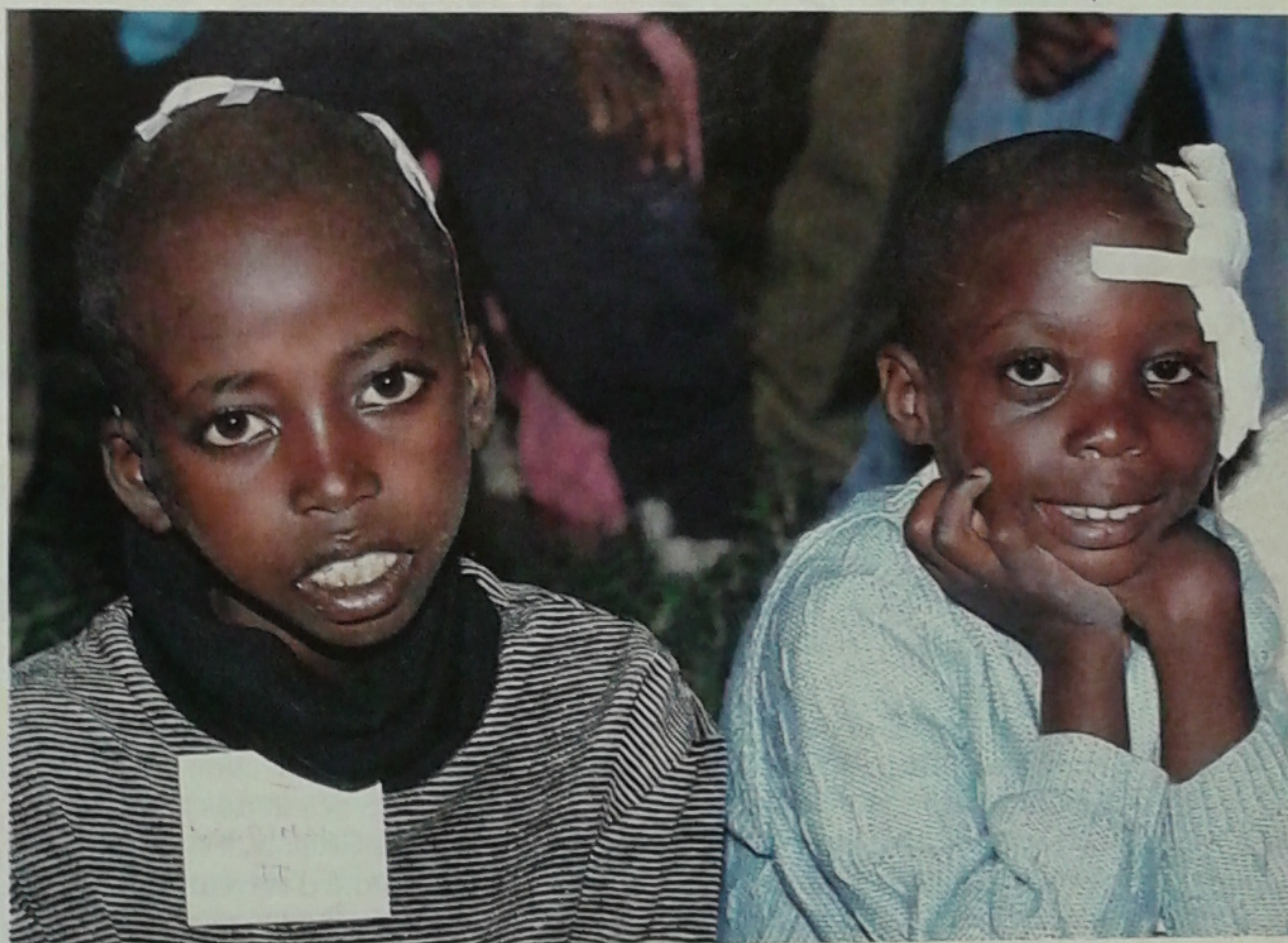
Plusieurs organismes œcuméniques ont décidé de débloquent 8 millions de dollars (40 millions de francs) pour venir en aide aux réfugiés rwandais.

A la suite du Pape, le Conseil des Eglises chrétiennes de France appelle à une journée de prière et de réflexion, le dimanche 26 juin, en faveur du pays martyr.



▲ Camp de Ceru. Les Hutus fuient l'avance des rebelles du Front patriotique rwandais. Au Burundi, on distingue soigneusement les camps hutus des camps tutsis. Il y a déjà 800 000 personnes déplacées pour cause de conflits inter-ethniques.

▶ A Kiyonza, dans un camp tutsi, juste à la frontière, un bébé vient de naître. Seul un lac sépare ici les réfugiés du Rwanda. Certains y retournent cultiver leurs champs.



▲ Dans le camp de Mureke, les Tutsis écoutent les bulletins de victoire de la radio du Front patriotique rwandais. D'ailleurs, certains retournent se battre dans les rangs du FPR.

▼ Sauvés ! 2 des 183 orphelins amenés au Burundi par Alexis Briquet, de Terre des hommes. A gauche, Nrabimana, blessé à coups de machette, et Ababaganzé, renversé par un camion militaire.

Participez à notre opération survie

Comment aider et sauver de la famine les centaines de milliers de Rwandais qui ont fui l'horreur en se réfugiant dans les pays voisins ou se désespèrent dans leur propre pays à feu et à sang ? C'est simple et efficace. En faisant fonctionner le pont aérien que le Secours catholique, Caritas France et Caritas Espagne, associées à *La Vie*, France Inter et France Info ont organisé en urgence. Le premier avion-cargo est parti le 17 juin, chargé de 24 tonnes de biscuits protéinés et de farine de récupération nutritionnelle. La cargaison a été remise à Caritas Rwanda, qui vient de recevoir deux camions du ministère de l'Action humanitaire pour les transports

au sud du Rwanda. Ensuite, tous les huit jours, le Secours catholique fera partir quatre avions, plus si possible, chargés chacun de 40 tonnes de farines pédiatriques et de biscuits multivitaminés.

Le coût de chaque vol est de 720 000 F. Avec 100 F, on finance 5 kg de biscuits multivitaminés et leur acheminement au sud du Rwanda. Avec 250 F, le Secours catholique achète un sac de 25 kg de farine pédiatrique. Avec 800 F, on paie le fret aérien d'une tonne de marchandises.

Pour participer au pont aérien, découper le bon ci-dessous, le remplir et le renvoyer à l'adresse indiquée. Merci pour eux.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Commune :

Je participe à votre action
"CINQ AVIONS POUR LE RWANDA"

pour un montant de :
chèque bancaire ou chèque postal (CCP 737 G. Paris)

A adresser au Secours catholique,
106, rue du Bac, 75341 Paris Cedex 07,
avec la mention : Rwanda-La Vie.

